

H-France Review Vol. 9 (December 2009), No. 146

Peter W. Shoemaker, *Powerful Connections. The Poetics of Patronage in the Age of Louis XIII*, Newark: University of Delaware Press, 2007. 291 p. \$60 (hb). ISBN: 0874139937

Compte-rendu par Mathilde Bombart, Rutgers University.

L'objet de ce livre est d'étudier la relation entre patronage et pratiques littéraires en France au cours du premier XVII^e siècle. Il s'organise en six chapitres qui offrent chacun une approche problématique du sujet à partir d'un cas principal, souvent enrichi de divers exemples complémentaires. Revendiquant une méthode qui noue analyses littéraires et historiques, l'ouvrage entremêle non sans réussite des lectures stylistiques serrées appliquées à des textes de tous genres (épistolaire, poésie, roman, théâtre) avec des moments de mises en perspectives plus larges qui situent les enjeux propres à la période dans un cadre contextuel et problématique susceptible de les rendre accessibles y compris aux non spécialistes. De fréquentes mises au point historiographiques et théoriques accompagnent, de plus, chaque analyse de cas, permettant de replacer ces enjeux au cœur des débats les plus récents ayant animé les études sur la période.

Le choix de revenir aujourd'hui sur la question du patronage n'est en rien arbitraire : comme Shoemaker l'explique en introduction, une analyse de la production littéraire sous cet angle offre le grand intérêt de se situer à une échelle de saisie et de compréhension restreinte, locale, qui permet de résister au grand récit de la mise en place d'un Etat rationnel et bureaucratique qui résulterait des pratiques de pouvoir de l'absolutisme, notamment en matière culturelle. Au contraire, en permettant d'identifier des fonctionnements échappant à ce schéma, sinon les mettant à mal, l'analyse se centre sur les objets culturels en tant que partie prenante du système hautement personnalisé des liens sociaux qui caractérise l'ancien régime. A partir de ces prémices, Shoemaker met en place deux fils rouges qui guideront l'ensemble de son propos : d'une part, il s'agit de s'interroger sur l'espace social spécifique, intermédiaire et ambivalent (« between private and public, the self and the other, text and performance », p. 23), propre à la relation de patronage littéraire. Dans cet espace où se redistribuent et se réinventent les techniques et les valeurs de l'art rhétorique à l'antique, une position nouvelle pour l'homme de lettres peut se définir, plus proche de celle du conseiller que de l'orateur. D'autre part, la seconde grande ligne problématique du livre consiste à s'attacher aux points d'articulation entre liens de patronage et évolution vers la mise en place d'un véritable marché du livre où se joue, à terme, l'institution d'un champ littéraire autonome. L'histoire de ces transformations est déjà bien connue, et Shoemaker fait bien sûr fond sur les travaux importants qui, depuis les vingt-cinq dernières années, ont complètement remodelé le monde des études dix-septiémistes.^[1] Mais son propos offre une saisie fine de ces phénomènes, de la manière dont les auteurs eux-mêmes les ont pensés et accompagnés, voire y ont résisté, mais aussi surtout s'attache à une étude de leurs conséquences très concrètes sur la matière textuelle même des œuvres.

Le premier chapitre donne les clés pour comprendre pourquoi et dans quelles conditions on peut parler de « poétique(s) du patronage ». A partir d'une mise au point sur la recherche récente concernant le patronage et les débats auxquels la notion a donné lieu (repoussant en particulier les distinctions naguère proposées par Viala entre clientélisme et mécénat), Shoemaker montre combien cette réalité longtemps négligée, notamment dans les études littéraires, ne débouche pas sur la mise en place d'un

schéma d'analyse fixiste (comme le représente l'idée de propagande, par exemple). Le patronage offre au contraire une grille apte à mettre à jour toute la complexité des positions sociales que pouvaient alors recouvrir l'activité d'hommes de lettres. Non seulement sa prise en compte permet de retrouver le large éventail de services « littéraires » (conseillers en goût, « plume » ou « nègre » - i.e. « Ghostwriter » -...) ou non (professorat, secrétaire...) attachés à la qualité d'écrivain ; mais surtout, loin de fonctionner comme une domination à sens unique de l'auteur par le Grand, la relation est envisagée comme un lien dynamique où l'interaction se fait dans les deux sens : du patron vers celui qu'il protège et à qui il passe commande, mais aussi de l'écrivain vers l'aristocrate qu'il initie à la culture lettrée et parfois au monde de la société polie. Ce n'est pas là le moindre des paradoxes que soulève ce livre qui souligne régulièrement les vertus inattendues en matière créatrice de l'écriture pour autrui ou de la commande. L'exemple en est donné dans un des chapitres suivants, avec le cas notamment de Saint-Amant que l'expression pour autrui amène à faire montre d'une virtuosité poétique débridée (p. 124). Mais le patronage en lui-même est aussi un thème qui stimule l'inspiration et la réflexivité des auteurs sur leur propre condition, comme le premier chapitre l'explique en s'arrêtant d'abord sur les pages amères et majestueuses que Guez de Balzac consacre à la figure idéale du conseiller d'Auguste, Mécénas, à l'aune duquel les pratiques culturelles des aristocrates de l'âge de Richelieu font bien pâle figure ; en montrant ensuite comment le poète Boisrobert réussit à faire des aléas des rapports de patronage les objets mêmes d'une verve poétique brillante.

C'est justement à Guez de Balzac et aux querelles qui ont accompagné la publication de sa première œuvre (les *Lettres*, 1624) qu'est consacré le deuxième chapitre. La bibliographie sur ces objets s'est largement renouvelée ces dernières années et ces pages y participent en offrant à la fois une présentation synthétique des écrits et événements en question et l'analyse de détail de différentes lettres qui rendent bien compte de la complexité de l'écriture de Guez de Balzac, profondément inscrite dans des liens de patronage à plusieurs niveaux.[2] Très justement, Shoemaker remarque que « Each letter has a history » (p. 63), une histoire qu'il analyse comme le déploiement de relations rhétoriques où se jouent en particulier les ambivalences de l'éloge, point crucial, bien entendu, du rapport de l'auteur aux Grands et dont les adversaires de Balzac vont s'attacher ensuite à codifier le bon usage. On pourrait regretter toutefois que l'analyse des *Lettres* s'arrête ici le plus souvent à leur seule dimension stylistique et rhétorique puisque « l'histoire » de ces textes est aussi celle de leur circulation matérielle (certaines lettres furent des pamphlets par exemple), dont la réalité en amont de la publication du recueil est elle aussi profondément symptomatique de ce qu'est l'institution du patronage. Dans le même sens, on peut regretter que les différents supports matériels de la publication de la relation de patronage ne soient pas plus précisément étudiés et mis en regard les uns des autres, en particulier du fait des « effets de recueil » et même en quelque sorte des « effets de livre » considérables sur lesquels Balzac fait reposer sa refondation critique de l'éloquence.

Les chapitres III et IV s'attachent tous deux à l'inscription de la relation de patronage dans l'écriture poétique. Alors qu'un des services poétiques de plume est bien l'écriture pour autrui, la mise à disposition de ses compétences et de sa culture pour un autre, ces pages lèvent parmi les questions les plus passionnantes du livre : comment penser l'auctorialité d'un écrit où les fonctions de la création (descriptibles par exemple en termes rhétoriques) sont remplies par différents individus ? Quel est dans un texte le « lieu » de l'auteur (l'invention du sujet ou le déploiement stylistique ; la manière de dire ou les idées elles-mêmes) ? Ces questions sont discutées à partir d'exemples pris de Malherbe, Saint-Amant, Régnier, Tristan ou encore Théophile, autant de poètes qui ont chacun à leur manière à la fois monnayé leur talent et réfléchi sur le sens de cette situation pour leur identité comme écrivain et comme individu. A côté de la veine satirique à laquelle cette condition particulière s'offre comme thème, Shoemaker mène une interrogation intéressante sur la « poétique de l'occasion » (p. 108) et la poésie de circonstance qui aboutit à des pages très suggestives sur l'écho rencontré par Malherbe chez le poète Francis Ponge, et sa mise en résonance des contraintes encadrant l'écriture du poète de cour avec ses propres recherches poétiques sur la « parole » comme déploiement impersonnel des virtualités de la langue. Ces analyses sont complétées par une étude des tensions que peut susciter le fait de prêter sa voix à un autre, chez

Saint-Amant (sur lequel on aurait toutefois aimé lire des analyses sur la forme paradoxale du caprice, qui peut sembler précisément une manifestation de ses expérimentations en matière énonciative),^[3] Tristan ou Théophile, selon un parcours qui explore les différentes expressions possibles d'une tentation de la parole de critique à l'égard des Grands. Un concept nous semble toutefois manquer à ces chapitres : celui de libertinage, qui constitue aujourd'hui un terrain d'enquête des plus vigoureux, et qui aurait permis, dans le droit fil des questions posées par le livre, d'articuler la forme d'intelligibilité spécifique supposée être celle des patrons avec les théories « élitistes » de la diffusion culturelle et de la lecture qui sont celles des libertins.^[4]

Consacré au théâtre, le chapitre V montre comment la prise en compte du patronage permet de déplacer le regard du rapport à la scène et au public vers d'autres espaces et d'autres formes de publication de la production théâtrale. Au-delà du rôle de Richelieu en la matière et plus généralement de la fascination bien connue des pouvoirs pour la force de persuasion des arts scéniques, Shoemaker pose ici la question de la manière dont le lien « privé » du patronage se retrouve et se reconstruit dans cette pratique « publique » qu'est le théâtre.^[5] Outre un retour sur la querelle du *Cid*, abordée notamment par le biais des démêlés entre Corneille et Jean Mairet sur leurs pratiques divergentes de la relation de patronage, Shoemaker montre avec l'exemple de l'œuvre de ce dernier dramaturge comment l'attention au patronage pourrait permettre de construire une histoire alternative du théâtre classique français, centrés sur d'autres lieux (les maisons des Grands en particulier) que la cour et les théâtres parisiens.^[6]

C'est à ce que l'auteur repère comme les premières manifestations d'une « sortie » des cadres du patronage que le dernier chapitre est consacré. A partir d'un rappel sur le sens que l'on peut donner à la fondation de l'Académie française, à ses liens au politique et plus généralement à ceux entre autorité politique et langue, Shoemaker entreprend de s'interroger sur la manière dont le système académique entrecroiserait celui du patronage jusqu'à le remettre en question. Soulignant que l'Académie constitue pour les auteurs un espace de liens sociaux durables qui reposent sur des règles explicites de fonctionnement, il émet l'hypothèse qu'elle dote les auteurs d'un réseau de relations et d'échanges stables (à la différence du patronage, toujours soumis aux aléas de la vie politique et des rapports interpersonnels). L'Académie française représenterait en ce sens un moment intermédiaire entre patronage et autonomisation du monde des lettres : « [a] tentative step toward reorganizing and leveraging the existing patronage system » (p. 214). L'hypothèse retrouve des schémas d'analyse bien connus qui réinscrivent le XVII^e siècle dans la perspective téléologique d'une évolution lente mais sûre vers la construction d'un champ littéraire. Elle paraît dès lors en retrait vis-à-vis d'autres pistes d'analyse plus novatrices tendant soit à reconstruire le réseau académique comme variante d'un réseau de patronage aristocratique, soit à s'interroger sur son articulation au monde des corporations, soit, plus radicalement, à inviter à reconsidérer son statut d'institution centrale dans le monde des lettres de l'époque.^[7] En pendant à ces interrogations sur l'Académie, le livre se clôt sur une étude sur l'art de la conversation. Après une mise au point sur les débats, toujours vifs aujourd'hui, entre ceux y voyant un « moyen de parvenir » et ceux l'interprétant au contraire comme la manifestation d'une évolution vers des formes apaisées, égalitaires et libres de relations entre individus (opposées donc à celles prévalant dans le monde de la cour), le grand intérêt du chapitre est ici de resituer ces questions au cœur des textes du XVII^e siècle eux-mêmes et de montrer la dépendance de l'historiographie à l'égard des positions et images élaborées par les acteurs en leurs temps. On pourrait du reste souligner plus nettement encore la puissance de diffusion, à long terme, de ces images petit à petit saisies par l'historiographie et imposées, au XIX^e siècle notamment, en vision officielle de la sociabilité mondaine lettrée.^[8] Pour autant, Shoemaker le montre clairement, la vision égalitaire de la conversation et de l'univers mondain est le produit de fictions mises en place par les auteurs, souvent pour construire leurs propres positions et masquer leurs stratégies d'action. Aussi, même si l'art de la conversation déplace les relations hiérarchiques traditionnelles, notamment en amenant à une valorisation nouvelle de l'individu comme « site of strategic intervention » (p. 219), c'est bien finalement le mode de reconnaissance et de distinction propre aux liens de patronage que ces relations renforcent.

Comme on peut le voir, l'ouvrage présente dans son ensemble de très grandes qualités : marqué par une attention constante aux textes (ainsi qu'à quelques documents visuels, analysés avec subtilité) saisis avec beaucoup de finesse et de précision, ce livre se caractérise par son souci d'articulation permanent entre la lecture littéraire, les analyses stylistiques, et leurs contextes historiques. En ce sens, le pari d'une mise en évidence ce que serait(aient) la ou les « poétique(s) du patronage » est tenu d'une manière convaincante, la vision historique venant expliquer les particularités d'écriture des textes tandis que celles-ci permettent d'affiner la compréhension de la première. On ajoutera à ceci la résolution, sinon le courage, de centrer le livre sur des auteurs moins travaillés, voire peu connus, ainsi que sur une période, le début du siècle, trop négligée des études dix-septiémistes, sans même parler de l'enseignement : Shoemaker montre avec bonheur combien riches sont les écrits d'auteurs comme Guez de Balzac, Boisrobert, Tristan, Du Ryer, Mairet, etc., et invite ainsi d'autant à rouvrir le *corpus* d'une époque trop souvent réduite à ses sempiternels grands noms.

Au regard d'un ensemble aussi riche et suggestifs, quelques point de discussion ne manquent cependant pas d'apparaître. L'auteur insiste sur la dimension fortement dynamique de la relation de patronage, et pourtant, on a parfois l'impression que le cadre qu'il pose tend à se figer un peu trop : certes, Shoemaker souligne bien les interactions entre les pôles du patron et de l'auteur, mais précisément, ces deux termes restent des pôles peut-être trop nettement séparés, qui ne permettent pas en tous les cas de rendre compte de situations encore plus intermédiaires et brouillées : à l'exception du cas massif de Richelieu pour son rapport aux « cinq auteurs », les pratiques d'écriture du côté des patrons ou des Grands ne sont finalement pas vraiment examinées, le patron n'étant souvent vu que dans la position de celui qui suggère ou qui signe (momentanément), sans que soit plus envisagé dans le livre le cas de patrons-auteurs tels qu'Adrien de Montluc, comte de Cramail, par exemple : quel sens peut avoir pour un grand aristocrate de s'investir à quelque degré que ce soit, dans le rapport à l'écrit et à l'invention littéraire ?^[9] Réciproquement, qu'en serait-il d'hommes de lettres qui se feraient patrons pour d'autres écrivains (voir le cas de Valentin Conrart ou de Chapelain) ? Ces questions constituent les (nécessaires sans doute) points limites du livre qui ouvrent en fait à deux pistes d'interrogation plus essentielles que l'ouvrage ne laisse que trop fugacement entr'apercevoir : la première inviterait à revenir avec plus de précision sur les points de contact et différence entre les notions de patronage et de réseau, que Shoemaker tend parfois à superposer l'une à l'autre. Le terrain académique où positions aristocratiques et distinction lettrée se rencontrent et s'entremêlent pourrait, dans le prolongement du dernier chapitre de l'ouvrage, constituer un bon espace pour cette interrogation. La seconde piste qui se soulève au fil du livre consisterait à s'interroger plus extensivement sur les pratiques d'écriture (et non plus seulement les seules pratiques littéraires dont on oublie trop souvent qu'elles ne sont que la « partie immergée de l'iceberg » du monde de l'écrit de l'ancien régime) liées au patronage. Il serait dans bien des cas très fructueux d'examiner non plus seulement les œuvres constituées comme telles et inscrites au final dans un certain canon (même mineur), mais aussi les autres écrits produits dans ce cadre et liés, par exemple, au travail de secrétaire, à la polémique politique, à la conduite des affaires, etc. Ainsi pourrait-on voir s'esquisser non plus seulement un ensemble d'œuvres liées au patronage, mais aussi des processus de littérisation touchant certains écrits plus que d'autres (pensons aux republications par Guez de Balzac dans un livre signé de son nom de ses lettres écrites en tant que simple plume polémique pour le duc d'Épernon) et sur le fonctionnement desquels, en termes aussi bien stylistiques que sociaux, beaucoup d'interrogations restent à mener.

Ces remarques, qui constituent finalement plus des invitations à prolonger la réflexion qu'ouvre le livre que l'expression de véritables réserves, montrent combien cette étude s'inscrit dans ce qui représente aujourd'hui un véritable renouveau du travail sur l'époque classique (ou « early modern » selon les périodisations). Sinon en dialogue, du moins en concordance avec un ensemble d'autres ouvrages tout récents et explorant des lignes problématiques similaires, *Poetics of Patronage* témoigne du regain de vitalité qu'une approche interdisciplinaire et un croisement des méthodes historiques et littéraires peuvent conférer au champ des études dix-septiémistes.

NOTES

[1] Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de l'écrivain à l'âge classique*, Paris, Les Editions de Minuit, « Le Sens commun », 1985 ; Hélène Merlin-Kajman, *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 1994 ; Christian Jouhaud, *Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2000.

[2] Voir Jouhaud, *op. cit.*, H. Merlin-Kajmann, *L'Excentricité académique. Littérature, institution, société*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2001 ; je me permets aussi de renvoyer à Mathilde Bombart, *Guez de Balzac et la querelle des Lettres. Écriture, polémique et critique dans la France du premier XVIIe siècle*, Honoré Champion, Paris, « Lumière classique », 2007. La concomitance presque exacte de la rédaction de nos deux thèses, puis livres, n'a malheureusement pas permis à Peter Shoemaker et moi-même de bénéficier des vues de l'un et de l'autre sur des objets pourtant proches.

[3] Voir Guillaume Peureux, *Le Rendez-vous des enfans sans soucy. La poétique de Saint-Amant*, Paris, Champion, « Lumière classique », 2002.

[4] Voir les travaux de Jean-Pierre Cavaillé, dont beaucoup sont publiés en ligne, notamment dans la revue des *Dossiers du Grihl* : <http://dossiersgrihl.revues.org/sommaire261.html> ; voir aussi, sur ces questions de politique libertine de la lecture, Isabelle Moreau, « Guérir du sot ». *Les stratégies d'écriture des libertins à l'âge classique*, Paris, Champion, « Libre-pensée et littérature clandestine », 2007.

[5] Le livre de Shoemaker rencontre là aussi plusieurs publications récentes dont Déborah Blocker *Instituer un art. Politiques du théâtre dans la France du premier XVIIe siècle*, Paris, H. Champion, « Lumière classique », 2009.

[6] L'analyse de ces questions a été il y a peu fortement renouvelée par l'étude de Déborah Blocker et Eli Haddad, « Protections et statut d'auteur à l'époque moderne : formes et enjeux des pratiques de patronage dans la querelle du *Cid* (1637) », *French Historical Studies*, 31-3, 2008, p. 381-416.

[7] Voir par exemple Ch. Jouhaud, *op. cit.*, Nicolas Schapira *Un Professionnel des lettres au XVIIe siècle. Valentin Conrart : une histoire sociale*, Seyssel, Champ Vallon, 2003, ainsi que N. Schapira et M. Bombart, *La Nouvelle allégorique ou histoire des derniers troubles arrivés dans le royaume d'Eloquence*, d'Antoine Furetière (1658), Toulouse, Société de Littératures classiques, 2004.

[8] Voir Antoine Lilti, *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005.

[9] Voir Véronique Garrigues, *Adrien de Monluc, 1571-1646. D'encre et de sang*, Presses Universitaires de Limoges, 2006.

Mathilde Bombart
Rutgers University
mbombart@rci.rutgers.edu

Copyright © 2009 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical

Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of *H-France*. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172